

La bibliothèque du citoyen

Olivier Dollfus

La mondialisation

Préface de Jacques Lévy



SCIENCES PO
LES PRESSES

Extrait de la publication

LA MONDIALISATION

LA BIBLIOTHÈQUE
DU CITOYEN

Olivier Dollfus

LA MONDIALISATION

3^e édition

PRESSES DE SCIENCES PO

Extrait de la publication

Catalogage Électre-Bibliographie (avec le concours de la Bibliothèque de Sciences Po)

Dollfus, Olivier

La mondialisation – 3^e édition – Paris : Presses de Sciences Po, 2007. – (La Bibliothèque du citoyen)

ISBN 978-2-7246-1036-9

RAMEAU : relations économiques internationales
géographie humaine
espace (économie politique)

DEWEY : 337.1 : Économie internationale. Généralités

Public concerné : Tout public

La loi de 1957 sur la propriété intellectuelle interdit expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit (seule la photocopie à usage privé du copiste est autorisée).

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, du présent ouvrage est interdite sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris).

© 2007. PRESSES DE LA FONDATION NATIONALE
DES SCIENCES POLITIQUES

Le Monde apprivoisé

Olivier Dollfus (1931-2005) a incontestablement été un pionnier dans l'étude de la mondialisation. Dès les années 1980, il a lancé l'idée de « système-monde » et n'a cessé par la suite de lui donner consistance et cohérence. Cela se passait dans un contexte où, dans ce domaine comme dans d'autres, les géographes cherchaient à sortir des impasses intellectuelles dans lesquelles ils étaient enfermés depuis un siècle. Cela avait eu notamment pour conséquence de faire du Monde, l'espace habité par les humains sur la planète Terre, un objet ignoré en tant que tel, la « géographie générale » n'étant, pour l'essentiel, qu'une projection sur le planisphère d'une nomenclature descriptive et la « géographie universelle », une série d'études régionales. Olivier Dollfus veut placer l'objet-Monde sur le terrain de la théorie. En 1990, il a l'occasion de consacrer à l'espace mondial la moitié du volume introductif de la nouvelle *Géographie universelle*, que dirige Roger Brunet. Cependant, contrairement à ce dernier, à Paul Claval et à Yves Lacoste, qui, chacun à leur manière, ont marqué cette génération de

géographes, Olivier Dollfus a l'avantage, en tirant un parti inattendu de ses premiers travaux en géomorphologie des montagnes, de s'intéresser à des aires géographiques diverses mais délimitées, les Andes et l'Himalaya, qui le mettent en contact avec des chercheurs non géographes impliqués dans des *area studies* sur les mêmes espaces.

Du coup, Olivier Dollfus qui, dans les années 1970, n'avait été qu'une figure de second plan parmi les « rénovateurs » de la géographie du monde francophone, trouve un remarquable second souffle, en faisant converger ses différentes compétences : connaissance approfondie de lieux variés, certains très exotiques ; goût pour la théorie ; ouverture interdisciplinaire. Il en résulte une posture originale, à la fois intellectuellement exigeante et fortement articulée à des études de cas, très au fait des inégalités de développement sans pour autant sombrer dans les aveuglements structuralistes des tiers-mondistes, affirmant l'efficacité du regard spatial tout en considérant avec attention et intérêt les autres approches du social. Ce profil est d'autant plus remarquable qu'on trouve, dans les années 1980-1990, peu de chercheurs aussi clairement engagés dans l'exploration de la mondialité. Le livre *La Mondialisation*, publié en 1997 par les Presses de Sciences Po, correspond à un moment du parcours de l'auteur où sa bonne maîtrise de l'édifice intellectuel qu'il a construit lui permet d'en exprimer la complexité en termes simples et de s'adresser à un public élargi.

Pour toutes ces raisons, l'œuvre d'Olivier Dollfus mérite d'être regardée comme un jalon remarquable dans le processus long et contradictoire d'appropriation par les sciences sociales de l'émergence de réalités d'échelle

mondiale. Ce n'est pourtant pas à ce seul titre que la réédition de cet ouvrage fait sens. Dix ans après sa première parution, celui-ci peut très largement être lu comme une contribution contemporaine à la compréhension de la mondialisation. On peut ainsi repérer quatre domaines dans lesquels Olivier Dollfus a présenté des propositions innovantes et qui restent aujourd'hui des enjeux de connaissance.

Le Monde est une réalité sociale qui peut être étudiée en tant que telle. Face à ceux qui jugeaient chimérique le projet de traiter d'une « chose » aussi « grosse » que le Monde de manière comparable à d'autres, alors que, disaient-ils, l'on a déjà bien du mal à en aborder « sérieusement » de plus « petites », Olivier Dollfus rétorquait que le Monde n'était ni plus ni moins complexe que n'importe quel autre objet d'étude. Il avait raison, bien sûr. Le « principe holographique » proposé par Edgar Morin (le tout est dans la partie), les travaux de la *microstoria* (la partie est un bon indice du tout) ou, dans un autre registre, la relecture de Gabriel Tarde par Bruno Latour (le tout est plus petit que la partie), nous font comprendre que les « petits » objets (un individu, par exemple) manifestent un degré de complexité similaire à celui des « gros ». Tout objet est construit par le chercheur en fonction d'un questionnement initial qui, si possible, s'enrichit de l'étude. Et c'est la qualité de ce questionnement qui ouvre des pistes ou, au contraire, multiplie les chicanes. Le Monde est complexe, mais il est aussi *compliqué*, par le fait qu'il a souvent été approché avec des lunettes construites *exprès* pour ne pas le voir, notamment celles du *nationalisme méthodologique*, qui fait de l'État « moderne » (1648-1945) une

réalité indépassable. Il faut donc nettoyer cette pollution épistémologique pour réhistoriciser l'État et sa spatialité. C'est en adoptant une attitude tranquillement critique vis-à-vis des diverses *doxa* portant sur l'objet-Monde qu'Olivier Dollfus a pu tracer sa route.

Les lieux font le Monde, le Monde change les lieux. C'est sans doute sur ce point qu'Olivier Dollfus a apporté le plus, en reliant intelligemment les deux facettes de son expérience intellectuelle. C'est ce qu'on voit bien dans les chapitres 7 et 8 du livre. Il y renvoie dos-à-dos ceux qui voient la mondialisation comme la surimposition au « réel » d'ectoplasmes flottants (argent, idéologies, empires) et ceux qui, symétriquement, au fond, ne reconnaissent que l'action « ancrée », c'est-à-dire locale comme capable de créer du changement. En refusant les dichotomies de la transcendance et de l'immanence, du *top-down* et du *bottom-up*, de la domination et de la résistance, Olivier Dollfus acceptait, contrairement à d'autres, d'enregistrer des processus bien visibles : la mondialisation a un effet sur les lieux, mais pas celui de les détruire ou de les uniformiser, plutôt celui d'inhiber ou d'activer telle ou telle potentialité déjà présente dans ces lieux. En sens inverse, le Monde est aussi le produit de ce qui n'est pas, d'emblée, mondial. Olivier Dollfus insistait beaucoup sur le fait qu'il n'y avait plus, s'il n'y avait jamais eu, d'endroits qui échappent à la mondialisation. Cela ne signifiait pas que celle-ci fonctionnât comme un rouleau compresseur qui aplatirait tout sur son passage. Si l'on résume la démarche, on dira qu'il s'agissait de retirer toute signification métaphysique à la mondialité : l'être-au-Monde est simplement une composante de l'être-au-

monde. Le Monde est un niveau d'échelle entrant dans des rapports non univoques avec d'autres niveaux d'échelle, c'est aussi un lieu, entretenant des relations avec les autres lieux. Il n'y a donc aucune raison de faire du Monde un phénomène sortant de nulle part : la mondialisation consiste en l'invention d'un espace d'échelle mondiale, à partir de ce qui existait avant elle et qui, par définition, n'était pas mondial ou du moins pas avec la même intensité. Inversement, il y a bien des réalités toujours-déjà mondiales. En rendant possibles des processus endogènes à l'échelle du lieu-Monde, la mondialisation nous oblige à traiter de manière toujours relative la relation endogène/exogène. Olivier Dollfus a ainsi souvent caractérisé la mondialisation par le *bouclage* Terre/Monde : une des caractéristiques spécifiques de la mondialité est en effet qu'elle inclut dans l'expérience et l'action humaine la nature de toute une planète, c'est-à-dire un ensemble biophysique qui tout à la fois se prête à l'approche systémique (c'est la visée des sciences de la Terre que de s'y atteler) et concerne fortement le devenir de l'humanité. L'approche globale de l'environnement naturel et le « pilier » du développement durable qui en découle sont donc sans conteste mondiaux et, à la suite du sommet de la Terre tenu à Rio de Janeiro, en 1992, d'où est sorti l'Agenda 21, c'est dans un second temps qu'on a inventé les Agendas 21 locaux. Prendre au sérieux le Monde, c'est donc aussi lui reconnaître sa part de banalité. Il ne faut pas seulement le redouter ou l'espérer : il faut aussi faire avec.

La mondialisation multiplie les métriques. « Dire que l'effet distance est aboli par les progrès des communications et des télécommunications n'a pas

de sens. Il est modifié, diversifié, changé » (p. 70). Olivier Dollfus s'oppose ici aux visions *technologistes* et platement scalaires célébrant ou dénonçant la « contraction de l'espace-temps ». Sa force, c'est d'être autant à l'aise dans l'évaluation des flux financiers massifs et ininterrompus que dans l'analyse de la dynamique des sociétés népalaise ou mauricienne, pour lesquelles les distances décisives sont celles qui peuvent articuler la connexion aux réseaux de circulation des hommes, des marchandises et des idées avec la construction de nouvelles identités locales. Olivier Dollfus est sensible au « style » des espaces, c'est-à-dire à leurs systèmes de distances, à leurs *métriques*, et pas seulement à leur taille. Une entreprise peut avoir la même portée spatiale ou la même puissance financière qu'un État, cela n'en fait pas pour autant la même réalité géographique. Ici Olivier Dollfus a su prendre en compte les travaux d'autres géographes qui avaient compris l'importance de placer sur le même plan les territoires et les réseaux, sans se faire abuser par le caractère apparemment « englobant » des premiers sur les seconds. En lançant l'idée d'un Archipel mégalopolitain mondial (AMM), il propose de donner un nom propre à un réseau, d'en faire un espace disposant d'une force d'organisation majeure sur l'ensemble des autres espaces d'échelle mondiale, et aussi de tous les autres. Olivier Dollfus a donc su bien tirer avantage de la transversalité particulière de la géographie face aux découpages des relations internationales, de l'économie ou de l'anthropologie... et à ceux de la géographie traditionnelle, pour construire des objets complexes, permettant de rendre compte des réalités proprement contemporaines. Il évite ainsi le retour du tout-État que la « géopolitique »